

Groupe de travail - Colloque de Convergencia
Juin 2021

Frontières : Psychanalyse et déplacements

Après-Coup Association psychanalytique de New York

Centre Psychanalytique de Chengdu

Escuela de Psicoanálisis Sigmund Freud - Rosario

Escuela Freudiana de Buenos Aires

Grita. Grupo de Investigación e Intervención Psicoanalítica

Le Cercle freudien

Comme nous le disions dans l'invitation au Colloque, la notion de bord nous paraît apte à représenter la fonction du sujet qui intéresse la psychanalyse, ce sujet divisé par le langage. Le sujet se loge en effet dans le lieu de l'intervalle signifiant et de l'"entre-deux", divisé entre vérité et savoir, glissant sur le littoral constitué par le savoir et la jouissance.

Il convient de souligner que la psychanalyse entretient une proximité avec la *poiesis* dans la mesure où la parole apporte toutes sortes d'interprétations, de métaphores et de non-sens. Il y a entre eux des frontières, des rives et des gués. Le langage, et plus précisément *lalangue*, suppose l'irruption de jouissances qui se créent dans le dire entre la lettre et le signifiant.

L'espace qu'habite le sujet de par sa dépendance du langage n'est pas un espace géométrique, délimité par une frontière fixe entre le dedans et le dehors, entre l'intérieur et l'extérieur, mais un espace topologique moebien, dont la surface à un seul bord rend continu une face et son envers. De même, le rapport du sujet à la jouissance révèle un espace caractérisé par l'"extimité", où le plus intime et le plus intérieur peut devenir le plus étrange et le plus extérieur.

La structure du *parlêtre* se rapporte au dire, à une *dit-mension*. Lacan illustre ainsi le lieu et l'espace du dit où le sujet subsiste, noué aux trois dimensions R.S.I. (Le Séminaire, livre XXII, *RSI*, leçon 3, 14 janvier 1975).

La lettre, instance que Lacan a proposée comme raison de l'inconscient - comme par exemple les lettres de la formule de la triméthylamine du rêve de Freud dans "L'injection faite à Irma" - nous permet de pointer que la rive, le littoral, est toujours en mouvement, dans une fluctuation entre savoir et jouissance. Entre l'inconscient et le réel. La lettre, c'est ce qui insiste, ce qui se répète et revient dans les productions de l'inconscient, et surtout dans le symptôme, où elle assume une fonction de jouissance. Lacan distingue la lettre du signifiant. « L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique » (Le Séminaire, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*). Jouissance, signifiant et lettre prennent racine dans l'expérience de l'analyse. Dans *Lituraterre* Lacan joue sur l'équivoque entre *lettre* (missive) et *lettre* (caractère), mais il différencie la lettre du signifiant qui la porte.

Comme dans le texte de *La lettre volée* d'Edgar Poe, la fonction signifiante de la lettre est de porter le message à travers les détours que sa circulation produit, et dont les différents personnages subissent les effets. Cette fonction signifiante a l'Autre pour destinataire, et la présence de l'Autre crée un effet rétroactif à travers lequel un sujet reçoit son propre message à l'envers. En revanche, sous son aspect réel, la fonction de la lettre passe par la matérialité d'objet de la lettre/missive, indépendamment du message qu'elle contient, c'est-à-dire, comme le dira Lacan, « sans aucun recours à son contenu » (*Lituraterre*). La nouvelle d'Edgar Poe illustre bien cette distinction, car le contenu de la lettre, le message qu'elle porte, est constamment escamoté.

La lettre implique la rature, *litura*. La lettre borde un trou dans le savoir là où le sens s'arrête et touche

le non-sens. C'est justement le bord du trou dans le savoir que la lettre dessine, en aspirant à le combler de jouissance. Et c'est cette jouissance qui demande à ce que ce littoral devienne littéral, habitant celui qui parle (*Lituraterre*). La lettre en tant qu'effacement de la trace produit un déplacement structurel, qui empêche d'attacher le sujet à un sens, à une origine, sans pour autant cesser de produire les marques qui orienteront le sujet dans son désir et sa jouissance. La lettre se noue aussi à la fonction de l'écrit, comme le montrent les différences orthographiques, qui donnent lieu à des équivoques et des glissements féconds, propres à produire de nouvelles lectures.

Jouissance, signifiant et lettre prennent racine dans l'expérience de l'analyse. Le littoral n'est pas frontière; leurs effets diffèrent dans la clinique. La clinique psychanalytique met en évidence la distinction entre lettre et frontière. Si la lettre équivalait à la frontière, ce serait un signe qui servirait à cristalliser une position subjective, un signe dont telle serait la fonction.

Le signifiant et sa combinatoire ont leur siège dans le trait unaire, support de l'identification. Quand le trait unaire se cristallise en identité, le risque existe qu'il serve de fondement au racisme et à la ségrégation.

Dans *Note sur le père*, intervention de Lacan au congrès de Strasbourg le 12 octobre 1968, il affirme avec force : « Nous croyons que l'universalisme, la communication de notre civilisation homogénéise les rapports entre les hommes. Je pense au contraire que ce qui caractérise notre siècle, et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée, se recouplant à tous les niveaux, qui ne fait que multiplier les barrières [...] ». L'exaltation des petites différences alimente les processus d'identification qui visent à mettre en relief l'autreté de l'autre : ce que l'on considère comme différent est poursuivi et détruit. La ségrégation commande un appareil de jouissance où la jouissance de l'autre devient insupportable. Dans certains cas, l'incidence du fantasme et l'imminence intolérable de la jouissance de l'Autre peuvent faciliter l'émergence du rejet (*Verwerfung*) de la différence, avec parfois pour effet le passage à l'acte, qui nie et annihile le semblable alors perçu comme autre - comme l'a montré la solution finale.

Ce passage à l'acte a trouvé dans les camps de concentration son illustration la plus radicale. Il faut absolument distinguer les camps de concentration d'autres formes de détention : ce qui les différencie fondamentalement et inéluctablement, c'est que l'objectif principal et ultime de la déportation fut non pas le confinement, mais la mort. Si le camp est « l'espace qui s'ouvre quand l'état d'exception devient la règle », comme le définit Agamben, alors les camps, tels les camps de réfugiés et de demandeurs d'asile, sont bien loin d'avoir disparu aujourd'hui, et la fracture entre le lieu de naissance et la nation s'y révèle dans toute sa radicalité.

L'établissement de camps en tant qu'états d'exception juridique revient à créer des enclaves de ségrégation à l'intérieur d'un État, des "frontières internes", qui donnent lieu à toutes sortes de persécutions basées sur ce que Freud appelait le narcissisme des petites différences. C'est une exclusion dans l'inclusion, qui établit une *extimité* structurelle. L'errance des millions de personnes que nous appelons migrants - et non émigrés ni immigrants, car ils ne le sont pas - va bien au-delà d'un déplacement au sens ordinaire du terme. Les migrants sont souvent confrontés à un choix où se joue leur vie ou leur mort. Ils se battent pour ne pas perdre leur humanité.

Les situations d'indétermination de la loi où les droits de l'homme sont bafoués se sont multipliées dans le monde contemporain. La reproduction d'"états d'exception" - espaces de non-droit, de vide juridique - place aussi des parts croissantes de la population dans des conditions de *nuda vita*. Dans son analyse de la nécropolitique, Achille Mbembe lie ces pratiques, qui produisent la mort au moyen d'une systématisation de la violence, au racisme. Nous trouvons un bon exemple de ces dispositifs nécropolitiques dans les politiques migratoires implacables de "tolérance zéro" et les mesures prises par

le gouvernement Trump, qui ont abouti à la construction d'une frontière physique entre le Mexique et les États-Unis. Elle s'est accompagnée de la mise en place de camps de détention pour immigrés, où les enfants ont été séparés de leurs parents sans aucun signe de reconnaissance qui aurait permis de les identifier et de les rendre ultérieurement à leur famille.

La construction d'un mur pour marquer une frontière qui ne peut être franchie (frontière qui sert normalement à délimiter des États) introduit l'illusion d'une séparation entre deux domaines qui seraient différents. L'institution d'une frontière dépend en fait d'un discours symbolique, de pactes, d'un accord (par exemple entre nations), bien que, comme tout pacte, comme toute délimitation symbolique et imaginaire, elle soit marquée par une instabilité et une fragilité essentielles, qui peuvent facilement donner lieu à un conflit, voire à une guerre, du fait de revendications territoriales.

Pour Freud et Lacan, l'étranger, *Fremde*, s'institue dans la structure, dans l'opération de négation instituante par laquelle ce qui vient de l'extérieur passe à l'intérieur en laissant un reste inassimilable. La jouissance - en particulier dans le cas de l'angoisse, qui se situe dans le champ de la jouissance de l'Autre - surgit avec son effet réel, la trace du réel en tant que *Fremde, Unheimlich* : ce qui est sinistre, de mauvais augure. Le semblable, l'être familier, perd son caractère familier, devient étrange, de par l'effet du réel dans l'imaginaire. Ce que l'on voit et perçoit comme différent devient sinistre. Nous comprenons ainsi que le *Ding*, isolé à l'origine du sujet dans son expérience du *Nebenmensch*, est par nature étranger. Dans l'imaginaire, l'autre devient un rival dont il faut se débarrasser ou qu'il faut mettre à l'écart.

* * * *

Que peut-il bien y avoir de commun entre la pratique du psychanalyste et celle de l'architecte ? L'un et l'autre travaillent, tout comme le potier, autour d'un vide. Vide constituant, non seulement pour la pratique d'un métier ou d'une profession, mais aussi, fondamentalement, pour la constitution du parlêtre. C'est ce qui nous amène à nous saisir des néologismes inventés par Lacan : extime, extimité.

Lacan s'est intéressé au taoïsme. Il utilise une métaphore au sujet du vide et de l'être, l'être comme contraire du vide. « À partir d'une articulation, d'une appréhension signifiante, la signification est secondaire, ça pullule entre deux signifiants face à face, ça fait des petites significations »¹ (...) C'est une façon de montrer la valeur structurante du vide, trou sans lequel il n'existerait aucune possibilité d'écrire, de tracer des lettres autour d'un éclat, du creux qui nous habite.

Par rapport à la relation entre le tao et les choses du monde (le naturel, la société, le corps humain), Laozi utilise une métaphore « ă Â t ă . ă ă » : « l'eau aide toutes choses sans pour autant leur faire concurrence ». L'eau profite à toutes choses, elle les fait avancer, mais elle n'est pas en concurrence avec les choses. Elle est animée à la fois par l'agir et le vide, ce que les taoïstes appellent « ă ă ă », le non-vide du vide. La fonction de l'eau, dans *Tao To King* (*Livre de la voie et de la vertu*), est d'engendrer les choses, de participer à leur développement. L'eau est toujours courante, n'a ni bords ni frontières, même si son volume est toujours limité.

Il s'agit d'une représentation évocatrice du littoral qui, comme Lacan le souligne, situe des domaines différents mais topologiquement noués : l'eau et les choses, le savoir et la jouissance, le langage et le corps. Si les traces du réel se mêlent à la langue et la parasitent, en produisant des sillons, des signifiants et des effets de transmission nouveaux, le passage du manque instituant qui habite le sujet produit la transmission d'une politique, la politique du symptôme et du pas-tout. Politique mise à l'épreuve dans la différence féconde que porte le prochain.

Le féminin qui donne lieu à l'hétéros relance la variété du désir, la différence et le pas-tout. C'est là la valeur que porte le discours de la psychanalyse.

1 Retraduit en français à partir du texte espagnol.